

Remerciements

Pour cette treizième édition du concours interuniversitaire d'écriture poétique, le CROUS de l'académie de Versailles tient à féliciter tous les étudiants de l'académie inspirés par le thème du Printemps des Poètes

« L'insurrection poétique ».

Nous exprimons toute notre reconnaissance au service Arts et Culture de l'Université Paris-Sud pour la gestion des participants et au service communication de l'Université de Versailles Saint-Quentin-en-Yvelines pour la conception de l'affiche.

Nous remercions les services culturels des Universités de Cergy-Pontoise, d'Évry Val-d'Essonne, de Paris-Ouest Nanterre La Défense, de Paris-Sud et de Versailles Saint-Quentin-en-Yvelines pour la diffusion du concours, ainsi que tous les membres du jury des Universités et du CROUS.

Ce recueil est composé des meilleurs poèmes que chaque jury a sélectionnés.

Sommaire

1^{er} prix

Blanc

de Valentin MICHEL (EISTI) 4

2nd prix

Soignez vos mots

d'Anna PAQUIER (UPSUD) 5

éclaboussures à exclure

de Laure ESCUDIER (UPSUD) 6

A une encre indocile

de Pierre-Yves RAYMOND (UCP) 7

MA REVOLUTION A MOI

de Valentina FAVATA (UPSUD) 9

« Nos Bulles »

de Mathieu PERROT (UPOND) 10

L'ombre-bistrot

de Loïc SENIOR (UPSUD) 12

Sans titre

de Kevin SENAN (UCP) 13

Maux ennemis

de Marguerite FLAMMARION (UPSUD) 14

Désillusion névrotique

de Mounia BAHAR (ENSEA) 15

Dernière rhapsodie pour rater sa vie

de Clara GLOECKLER (UPOND) 16

L'Enchaîné

de Sarah LOUIS (ESSEC) 17



Les battements réguliers de l'horloge le meurtrissent,
Tandis que progressivement, le blanc l'envahit.
Ce blanc tailladé par de multiples éclats
De rêves, d'illusions et d'espoirs de forçats.

Il est là,
Il est assis,
Il est face à ce blanc.

Ce blanc, qui d'origine deviendra la cause
De son enfermement, soit disant une pause,
Un instant encore, un ultime retranchement
Qui préserve ce blanc dont le rouge est absent.
A-t-il commis un meurtre? Commandé par sa voix?
Ne serait-ce la plume qu'il tenait en ses doigts ?
Et dont l'atroce objet, dont il fera frémir
Est que, par-dessus tout, il voulait faire sourire.

Il est là,
Il est debout,
Il est face à ce blanc.

De cette ignominie, il écoperà à vie
De la censure, de la peur du mot mal compris
Qui déplaît à ceux dont la voix tonitruue
Et dont les prises de parole sont désormais vécues
Comme une humiliation de nos valeurs fondatrices,
Sous couvert d'une bienséance qu'ils prônent et brandissent.
Un bien grand mot peut être pour des esprits étroits
Qui critiquent sans raisons, et qui pointent de leur doigt
Ces personnes engagés, qui luttent du bout des mains
Des noms écrits, lus, cités, des noms d'écrivains.

Il est là,
Il est debout,
Il s'éloigne de ce blanc.

Il trébuche, tombe, regarde avec frayeur
Cette pièce, cette feuille, le blanc de son malheur.
Cette feuille griffée, elle pourtant si pure
Par toutes les angoisses qu'impose la censure.
Il est habité par tous ces spectres brumeux,
Des idées qui jadis le rendaient si heureux.
Et, en un instant il se redresse et s'élève

Soigné de cette souffrance qui finalement fut brève.
Debout, il est fier, s'avance, s'empare et brandit
L'objet de tous ses maux. Il l'observe et il rit.

Maintenant il est là,
Ne se couchera pas
Il n'a plus peur du blanc.





Ce sont des armes
parfois acérées
parfois creuses
qui percent les armures
mieux que des lances
et que les sots agitent
en tous sens
avec légèreté.

Ce sont des instruments
de précision
outils indispensables
mais traîtres
comme des rapières
que l'on utiliserait à une table.

Ils peuvent atteindre au cœur
avec ou sans
volonté
avec ou sans
cette désinvolture
de la parole.

Soignez vos mots
car ils sont immortels
et une fois libres
ne reviennent pas vers vous.

Soignez vos mots
car ils piquent
et coupent
et tranchent dans le vif
longtemps après avoir franchi vos
lèvres.

Soignez vos mots
car ils laissent des cicatrices
invisibles
vestiges de blessures profondes.

Soignez vos mots
car on guérit au moins aussi mal
d'un coup d'épée
que d'une phrase affutée.

éclaboussures à exclure
de Laure ESCUDIER

honte à la horde falsifiée
qui détourne le devenir
de cet espace imprévu
lieu du foisonnement d'évidences
et des éclosions intimes

appel à détourner
cette brutale fureur qui déplie
le moment suspendu
le souffle paisible d'une âme éveillée
sans clôture

arpenner le sillon bref et chargé d'ondes bleuies
briser l'inclémence d'un nuage lourd
féconder l'essence du rêve déluré

avide, emprunter le blanc du ciel et l'avalier, remède étincelant

poser l'orteil en catimini sur un sol liquide et l'enfoncer délibérément

confiant, avancer, s'imposer
conscient d'éviter les éclats brouillons et belliqueux
d'une indésirable dimension

honte à l'ivresse furibonde
mots grossiers, écartèlement de ces humaines promesses
diffamées

déchirure épisodique
d'un intérieur versatile
sensitif et cyclique

placer la main circulaire sur les glèbes extatiques et creuser, pétrir, remuer sans
faiblir



A une encre indocile
de Pierre-Yves RAYMOND

Révolté rebelle revêche et déchaîné
Même sur des coussins brodés d'acrobatiques formes
En spirales obcordées renversantes et sanglantes
Tu (frimousse en avant) frimes et trousses les poches du destin
Au rebord à rebours à rebrousse poils
Tu abores les rapports implacables de la fatalité
Tu débordes tu dépasses les aurores obstruées
D'obscurs : « je te l'avais bien dit, on ne peut rien y faire »
On ne peut rien y faire ! On ne peut rien y faire !
Mais qui est ce « on » qui de son ombrage voudrait
Estomper les contours de ta plume déversant des orages ?
Est-ce tromper que de se révolter ?
Et tes nerfs sont en acier trempé
Et ta terre est boueuse et de fange altérée
Et tes pointes se trempent à une encre indocile
Estampes projections d'un geste imprévisible
Où les mots sont vrais car ils sont
De sang frais
De sentiments purs
Démens ! songe aux démons
Qui sont sûrs qui censurent
Et qui tremblent devant tes mots
Qui refusent d'obéir
Qui réfutent l'obligatoire oblation
Aux marchands du temple

Et ta terre est boueuse et de fange altérée
Mélangée tressée de racines bon-marchées
Sorte de rhizomes joyeux et francs
Un rire aux hommes qui lie
Et qui se lit à haute voix
À forte voix
À contre-courant mais jamais à contre coeur

Et tes pointes se trempent à une encre indocile
Métromanie décadente écriture libertaire
Égratinoir farouche nullement effarouché
Coutelas céréiformes excommuniés
Que l'on ne peut ranger dans un tiroir
Que l'on ne peut classer
Rayer d'un trait sanglant sur une blacklist
Et tes pointes acérées à serrer très fort
Dégoulinent de sève dans ta gorge enflammée
Et tes canines incandescentes tatoueuses cannibales
Dévorent l'immobilité fantomatique
De nos carcasses laineuses
Et nous inoculent le virus rabique

Cette rage contagieuse et salubre

Aux damnés de la terre

Et tu traînes ta voilure
Sur des horizons incertains aux mornes dé-graphés
Tu caresses des songes-phares
Tu construis des palais sans mur et sans chaîne
Tu t'échines à esquisser des raisons d'espérer
À gommer les barreaux axes d'acier asphyxiants
À déboulonner les oeillères de nos regards graciles

Toi qui en fermant les yeux vois plus loin que nous tous
Toi l'insoumis missionnaire au service de la colère
Arborant l'écharde torse
Touant ta barque sur des fleuves volubiles
Tuant la Parque qui voulait te couper
Comme un forcené enchaîné à son voyage
Gonflant le torse
Ronflant une tocanne dans ton gosier
Sifflant un air soulevant les quartiers
Toi le Poète-erectus tu te dresses contre la barbarie
Toi qui joues avec les mots et te joues des censeurs
Toi qui frappes des points sur les « i »
Révolté rebelle revêche et déchaîné
Tu resteras fidèle à la marge et à l'Humanité
À la marginalité
À l'originalité
À une encre indocile
Car ton premier combat est contre ton poème lui-même



MA REVOLUTION A MOI
de Valentina FAVATA

Comme Rimbaud, étudiante étrangère,
je me trouve vagabonde à Paris,
sans machine à laver ou lave-vaisselle,
des étoiles de la Tour j' me nourris.
Étudiante bohémienne sans frontières
à mon sort si terrible je souris
je combat tous les jours une Grande guerre
pour ne pas succomber aux souris.
Il me reste seule cette plume sans barrières
en mangeant des choux-fleurs bien pourris ;
le chauffage marche si bien qu'un mistral en hiver
il m'empêche de dormir toutes les nuits.

Comme Gavroche, petit brave courageux,
je contourne les obstacles des ennemis
mais les gens sont mauvais et paresseux
on me laisse prendre chaque balle dans mon dos.
C'est mes frères, mes semblables qui ont trahi
la valeur véritable, solidaire,
de comprendre les problèmes d'autrui.

Comme Jeanne d'Arc, la puissante guerrière,
incomprise et brûlée pour sa cause
je risquerais à tout moment d'exploser
en raison du ballon de l'eau chaude;
impossible un soupir, une prière,
car tout le monde reste sourd à mes soucis.

Mais je reste fidèle, forte et fière,
même devant quatre-cinq jours sans toilettes,
j'suis écrivain, poétesse et sorcière,
parchemin sont devenues les serviettes.

Il suffit d'un papier pour écrire
ce qu'on pense de manière poétique
il n'importe s'il s'agit d'obélisque,
tableau noir, papyrus ou peau de chèvre,
ce qui importe c'est de dire ce qui est vrai
la voilà ma révolte, surpris?

Je n'aurai pas l'honneur, comme Voltaire,
d'une luxueuse demeure au Panthéon
j' me sens pas pour autant révolutionnaire
je lui suis malgré tout cependant.

« Nos Bulles »
de Mathieu PERROT

I.
Dans les prisons des Dictionnaires
entre dictées et tortionnaires,
Vivent les mots !
Millepertuis des Encyclopédies
Milliers d'entrées sans sorties

On punaise à tout va dans les Académies
dans les Écoles
dans les Églises
dans des fauteuils jamais fautifs, sur des tapis trop bien tapis

Les mots n'en pouvant plus se sont mis à pouvoir
Dans le miroir des faces,
ils ont lavé leurs figures
de taches
Depuis,
le figuré sent bon le propre

Il faut lire mot à mot comme on voit peu à peu comme on va pas à pas
Il faut lire comme on va

II.
Kilodeplume, kilodeplomb,
Quelles sont légères, les munitions !

Les bombardiers incontinents et généreux urinent dans le ciel
Les généraux gâtés gâteaux pissent trop souvent – du miel –
Réponses prostatiques aux questions étatiques
au-dessus des villages et dans les chiottes
des ministères

L'Aigle a glati, cri de pervenche – lâche sa fiente de peur
dans l'El aveuglé qui frappe sa monnaie
Cervelle de colombe sur les cols blancs
du Parlement qui se tait

« Je n'ai pas vu les milliers de soldats soldés en Ukraine, la nuque raide
et le crâne dans la neige qui craque, les otages ? Je n'entends pas leur cri
qui continue de faire écho, récho, recommencé, en Afrique, quelques balafres
pour du fric & l'angoisse ouverte au couteau, Je n'savais pas pour les
échographies à la machette sur les ventres des femmes violées, des femmes
voilées – des femmes tout court – On n'm'a rien dit pour les ventres troués
d'un anus à l'anneau du nombril, troués les ventres vides de nos mamans
de neuf ans »

Kilodeplume, kilodeplomb,
Quelles sont légères, les munitions !



Bulles papales du Grand Papi et prêtres à palper sous la robe,
Bulles spéculatives des Requins blancs et noirs
dans le lagon des dollars,
pré en Bulle de Hubble qui gonfle comme le crapaud de la fontaine bulle d'or
des nouveaux rois et bulle de pus des femmes en cloques
Le monde ne bande plus – que dessiné dans des bulles,
Burnes des urnes ornées d'oublis obliques – bulletins, bijoux trop familiers,
O pour la République où les Conciles y bullent !
ça fait bâiller les ménagères, toute cette poussière,
ça fait bander les militaires, les ménagères

Kilodeplume, ça vous fait rire les Holocaustes ?
Kilodeprune dans le buffet ou dans les côtes, – c'est pour digérer, il paraît
Dieu traqué criminel, partout on tire – son portrait robot
Préservatifs sur les lingams et les Bouddhas épileptiques
Amen Allah, chez Eux ! Dialogues chaleureux de la voiture piégée à la radio piégeant
Allô Quoi !?
je parle au téléphone avec le téléphone, pendant ce temps

III.
Le lierre de la vie grimpe sur les autres vies – Qui ne sont que du lierre,
aussi

La gangrène a gagné les miroirs
Le vieux Narcisse sent l'alcool et la saucisse
Sa cataracte empire – comme le reste – il ne voit rien vraiment,
Aveuglé comme un roi,
Œdipe sans le flair d'aucun chien,
Il se prend pour sa mère quand il regarde idiot les photos de famille.

Narcisse, mon vieil ami,
Faut-il que je parle plus près de ton œil
de verre
pour qu'enfin tu voies ce que je veux te dire ?

L'ombre-bistrot
de Loïc SENIOR

Symphonie générale, symphonie poétique tamponnant des idées révolutionnaires, anticonformistes, la brebis pas assez colorée glisse son soulèvement électronique. Au fond, abyssal, par son insouciant flottement, féminin parfois, elle respire les mêmes arcs-en-ciel idylliques - terrassant ses poumons, ses alvéoles remplies d'un bonheur qui ne se transmet pas. Non, la malheureuse, la trop regardante brebis, satisfaite partiellement, se délivre dans un texte flanqué de limites morales et littéraires. « Brillez ! » qu'on lui souffle à demi-essoufflé, discours trop sensé, trop fou... Le fin message passe, l'inspiration – et quelle inspiration ! - l'éperonne, et c'est à gueule ouverte, la langue de garance en place, que la future pelisse déploie, déchire l'espace audible de son envie de vivre, vivre tout et tout de suite. Malchanceuse, a-t-elle simplement oublié ses ingrates, ses scandaleuses pattes inutile ? Affligée, lessivée, l'infini étoilé ne l'éclaire plus, le vide pour compagnon de saoulerie à « l'ombre-bistrot ».



Les cravates déambulent dans la lumière des néons
Les talons funambules piétinent papiers vagabonds
Ceux des poètes aux yeux tristes, leurs doigts noirs de jais
Les yeux guettant la nuit, surpris par le cri du tramway
Que leur esprit s'éveille au milieu du tumulte
Des cravates délétères, que continue la lutte
Des poètes incertains nageant contre-courant
Des lumières transcendantes qui s'échappent du rang

Maux ennemis
de Marguerite FLAMMARION

Si je pouvais bannir les chaînes de tes charmes,
Oublier la chaleur de ta chair, sensuelle,
Nier jusqu'à ton cœur, quand il fut ma chapelle,
Voiler le souvenir chagrin de tes yeux parmes ;

Si je devais choisir chacune de tes larmes,
Effacer le malheur de ma foi qui chancelle,
Rejeter la douleur qui toujours me constelle,
Et chasser le désir attisé par tes armes ;

Je voudrais me quitter pour enfin te rejoindre
Et tout en moi brûler. Pourra-t-il jamais poindre
Le jour de mon envie d'entendre ton antienne ?

Quelle injuste disgrâce ! Au marasme j'aspire
A la vue de ta châtresse. Et mon esprit chavire
Car j'ai brisé ma vie lorsque j'ai pris la tienne.



Désillusion névrotique de Mounia BAHAR

Il va et vient cet effroi rieur qui caresse nos peurs
Et la vie s'en porte garante tandis que nos nuits s'étalent à l'infini,
On y pleure, on y jouit.
Jusqu'aux premières lueurs, on s'y meurtrit.
Et ce jour qui s'ennuie, d'une clarté misérable
Nous aveugle.

Alors, dans ces ténèbres retrouvées, sous couvert d'insomnie,
L'on se déchire et l'on crie

D'une violence inouïe on cherche à se défaire de chaînes impalpables
Dans ce tourment fou à lier, des hurlements aux échos stridents
s'échappe le sang du paria
Paria dont la mondanité se plaît à rire !

Vêtue d'une démente superbe, les spasmes corporels viennent parfaire
l'allure vagabonde
Et le sang s'épanche et le bruit se fige en une surdité absolue
Dans un silence aux contours sublimes
La rébellion se poursuit
Et encore, le sang s'épanche.
D'étincelle en étincelle, notre flamme devient bûcher
Et les choses de ce monde ne sont plus qu'autodafés.

Ce jour qui défile se mute en heures infernales
D'innombrables abîmes, ces lumières ternes nous percent
Elles sont ces corbeaux qui rongent le pendu
Et cette journée qui s'éternise est la ballade qui nous moque
Seuls quelques passants désormais nous manquent.

Puis l'anxiété s'estompe face au doux purgatoire du coucher
Ce soleil aux vertus contrefaites tire sa révérence
Pour quelques instants seulement.

Et la nuit retombe.

Et le voile obscur se lève et se hisse par-delà le visible
Et l'on recouvre la vue.
Pour quelques instants, seulement.

De ce jour passé ne subsiste qu'un flot de larmes rouges
Et dans ce sang versé, se noieront la plume et l'effroi du jour passé.

Mais l'aube sonne.

Et déjà,
Encore nous frôlons l'agonie.

Dernière rhapsodie pour rater sa vie
de Clara GLOECKLER

Rêve et dérivation, au bord d'une fenêtre
défenestration possible, vers une autre prison
prison des Enfers, miroir de la Terre
retour sur Terre, désir d'insurrection, ambitions
anti-ambition d'écrire plus d'une fois
une rhapsodie pour rater sa vie
retour à sa vie, écrire, respirer, toi
toi plume de fer rime ! mais tu ris
rire moqueur d'une plume glacée, brise cette banquise
aiguillée se plante sur la plage blanche
blanc puis bleu, le feu s'échappe, je l'attise ?
attiser la révolte, elle pars d'une plume, d'une main, d'une manche
la manche, il la fait de sa main de clochard, foudroyant de ses mots vagabonds
l'homme pudibond. Il ira en Enfer
sa plume en fer l'emportera, avec l'aquilon
à qui on remerciera d'avoir fait fuir l'homme qui ère
air de révolte isolée, rêve intérieur de révolte
volte face, il est trop tard, il a raté sa vie, il virevolte



L'Enchaîné
de Sarah LOUIS

Des bracelets lourds comme le fardeau qui me pèse,
Léger acier, compagnon sans pitié,
M'immobilisent en attendant le supplice quotidien.
Une fois de plus mon âme dévorée
Renaît, oubliant presque le goût de la servitude.
Suave et douce attitude, les bras vers les cieux
Je défie les créatures éthérées, moi, l'enchaîné, l'enterré
A l'air libre. Comme une bête isolée mais pourtant exposé,
On me visite, on me plaint mais qui oserait s'opposer
Aux charmes du sort qui m'est offert ?
Cet enfer, ce rocher acéré qui blesse ma foi.
Là où n'existe ni droit ni loi.

De quoi m'accusez-vous cruels immortels dont la divinité n'est que travestissement ?
D'avoir apporté aux agonisants,
Les lumières qui ne vous sont d'aucune utilité.
Eux, ceux de l'ombre qui sous le Soleil sombrent,
Ceux qui frissonnent quand la nuit tombe.
Est-ce donc un crime que de venir en aide à l'humanité ?

C'est de la beauté vaine dont vous vous nourrissez,
Tandis que les fructueuses carcasses leur sont jetées.
Maître incontesté d'une bassesse sans égale,
Tu ne te penche que pour violer leurs femmes.
Tu rends tes propres fils complices de tes impuretés.
Ton âme sœurs n'est que le fruit de la consanguinité.
Est-ce donc cela que je dois adorer, le pouvoir de l'immoralité ?

Vous, les petits
Les invisibles
Les soumis
A la vie pénible,
Servez-vous de la force que vous ai donnée.
Moi, l'inhumain
Le sacrifié,
Le malin
Dont la vie est à jamais volée
Par ce rapace assoiffé.
Soyons ensemble l'espoir de l'indépendance,
Qu'enfin le savoir-faire compense l'inégalité de la naissance.
Pansez vos plaies sanglantes
Etranglez les offenseurs de vos pensées
Par une plume plus aiguisée que la lame d'une épée.
N'attendez pas d'en être prié;
Promettez !

« Je me trouve mieux d'être asservi à ce rocher que d'être le fidèle messager de Zeus. »

Eschyle – Prométhée enchaîné



Le
Printemps
des
Poètes

Recueil de poèmes

Concours interuniversitaire d'écriture poétique 2015

Au cœur des arts